Dimanche 2 août 1914

À zéro heure, mobilisation générale des armées de terre et de mer. Elle a été annoncée le samedi soir, vers quatre heures et demie par un clairon de pompier lançant ses appels au coin de la rue de Londres et annonçant de ne pas partir sans nouveaux ordres. Depuis plusieurs jours on l'attendait. Nommé le 12 juillet comme maréchal des logis chef à une batterie de réserve de La Fère, je prévoyais de grands événements prochains. Quelques jours auparavant, j'avais demandé à maman de m'acheter les galons nécessaires, et Henriette avait transformé ma veste.

L'attentat de Sarajevo, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, la mobilisation de la Russie, et la riposte de l'Allemagne, nous précipitaient dans la fournaise. Dans la soirée du samedi arrivaient de nouveaux ordres, c'est-à-dire l'apposition des affiches de mobilisation générale où il était dit qu'elle commençait le dimanche (premier jour de la mobilisation). Mon fascicule m'enjoignant de partir le troisième jour, c'est le mardi que je devais rejoindre La Fère.

Le dimanche matin, après avoir communié avec maman et Henriette, je me rends à l'usine où l'on paie les ouvriers mobilisés et où se font les adieux avec ces messieurs. Monsieur Alexis, entre autres, me dit : « Au revoir de l'autre côté du Rhin. » (Lieutenant d'artillerie au 41^e, et affecté à Maubeuge, il ne se doutait pas que la capitulation de cette place le livrerait prisonnier et qu'il franchirait le Rhin, escorté par des Allemands). Beaucoup de nos ajusteurs partent à Maubeuge et d'autres dans l'Est. Tout le monde est animé du même souffle de patriotisme ; la tension des derniers mois a soulevé l'opinion publique, et ce n'est qu'un cri : « Sus à l'Allemagne ! »...

Jeuudi 27 août 1914

Nous sommes encore à Lillers que l'on doit quitter demain pour une destination inconnue. Les journaux n'arrivent plus. On refuse des billets de chemin de fer ; tout le monde s'affole de plus en plus. Hier, j'ai essayé de télégraphier à Lille, mais je n'ai pu, toutes les communications avec Lille étant coupées. Longuet a été plus heureux et a pu télégraphier avant-hier à Bohain.

Le soir on nous appelle subitement vers six heures ; mais des ordres contradictoires arrivent. On soupe et nous partons nous coucher avec Favry. À peine étions-nous déshabillés que l'on vient nous chercher en toute hâte : départ à neuf heures et quart vers Saint-Pol. Il commence à pleuvoir un peu. On pressent un embarquement. L'infanterie part devant nous, et nous suivons pas à pas. Nous appartenons à ce moment à une brigade commandée par le colonel d'Aboville, faisant fonction de général.

Nous marchons toute la nuit, marche triste et lugubre, car on parle de retraite générale de l'armée, et cela y ressemble terriblement ! Dans la nuit noire on avance péniblement, incertains à chaque instant si la route est libre ou non ! On traverse des villages où ne brille pas une lumière. Seules, dans le lointain, brillent les lampes électriques des puits de mines. Vers le matin cependant, les maisons des mineurs s'éveillent et, de temps en temps, une porte s'ouvre, une lampe est dirigée sur nous, on regarde qui passe, puis... plus rien. Éblouis, nous continuons notre route. Nous croisons en cours de route l'auto du général Marcot commandant la 81^e division territoriale.

Aux trois quarts de la route, nous sommes rejoints par des chasseurs à cheval qui devaient nous servir d'escorte, mais se sont trompés. Heureusement, nous ne rencontrons pas de uhlans...

Dimanche 4 octobre 1914

Quel beau dimanche ! Le soleil se lève radieux, mais dès trois heures du matin, on entend une violente canonnade. L'ennemi occupe le bois de Langeas, Ablainzeville, et même, paraît-il, la ferme d'Ebreuille à la sortie de Bucquoy. Le bombardement commence aussi de bonne heure sur Bucquoy, dont les habitants, affolés, se terrent dans les caves.

Probablement parce que nous sommes batteries de territoriale, on ne nous ravitaille pas en munitions. Il ne nous reste que deux cent cinquante obus par batterie. Au loin, on entend de plus en plus tonner le canon. Il est probable que c'est le 10^e corps. Il faut ménager nos munitions. On assure que les Allemands ont su par leurs espions avoir affaire à des territoriaux, et que leur principal effort s'est porté sur nous.

La prise d'Ervillers par le 10^e corps n'est pas confirmée. Nous commençons à apercevoir beaucoup d'aéroplanes français et un allemand. On sent le voisinage des corps actifs. Les Allemands bombardent nos avions avec énergie. C'est notre huitième jour de bataille aujourd'hui, et sans répit. Les territoriaux sont éreintés, et nous commençons aussi à être fatigués. Hier, dans la retraite, un obus est tombé en plein milieu d'un groupe de territoriaux ; il a tué un homme et blessé quatre ; ils ne sont réellement pas très efficaces. Ce n'est pas comme nos 75.

Le capitaine Lavezzari, à la défense de Courcelles, a tiré sur des formations serrées sur route. Chaque obus qui arrivait fauchait plusieurs rangs, mais tout se serrait et la marche continuait. Le soir, en nous retournant, nous apercevions encore dans le lointain les villages éclairés par d'immenses feux. Les Allemands brûlent tous leurs cadavres, paraît-il, les officiers seuls sont enterrés et leurs tombes signalées à leurs familles.

J'ai profité d'avant-hier, à Bucquoy, pour me confesser au doyen. Devant la gravité de l'heure présente et la permanence du danger, on se sent tout petit. Nous partons faire une mise en batterie près de Bucquoy, mais les balles commencent à nous siffler aux oreilles. Il faut déguerpir et reculer un peu. C'est une nouvelle musique, moins agréable que les obus ; on dirait de grosses abeilles qui passent en bourdonnant. L'ordre arrive donc de se replier, mouvement voulu, paraît-il, par l'état-major.

On nous cite cette phrase pour nous remonter : « La situation, tout en n'étant pas aussi brillante qu'elle pourrait l'être, sur ce point, est cependant satisfaisante. » Cela rend du courage à ceux qui commençaient à désespérer. On nous avait demandé de tenir quatre jours, nous avons tenu huit et nous ne reculons que pied à pied.

En nous repliant, je rencontre le 16^e territorial. Je demande le 1^{er} bataillon et la 1^{re} compagnie pour avoir des nouvelles de Léon Pellet. Son capitaine m'apprend qu'il a été tué hier matin à Courcelles-le-Comte d'une balle à la tempe à côté de lui. Il est tombé sans dire un mot. On lui a enlevé son alliance et ses papiers personnels pour les renvoyer à sa famille. Il était sergent-major depuis huit jours. Pauvre ami, cela m'a fait une grande peine et j'en ai presque pleuré ! Nous étions si bons amis. Adieu les réunions dans sa petite maison de la rue Léon Gambetta et nos bonnes causeries philatéliques.

Nous continuons notre retraite toute la journée, pièce par pièce, deux cents mètres par deux cents mètres et, le soir, nous repassons devant la ferme de la Brayelle où nous avons logé hier. Les patrons sont partis, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Toute la volaille est en rupture de ban. Dommage que nous ne puissions nous arrêter. Nous apprenons à ce moment la mort de notre général de division, Marcot, tué dans l'après-midi, en regagnant son auto.

Nous apprenons en même temps l'arrivée de la division de Nancy et du 39^e d'artillerie. Nous traversons Foncquevillers et venons prendre une position de rassemblement.

De là, nous partons cantonner à Bienvillers, petit village bien gentil, mais inondé de troupes des divisions de cavalerie. Nous y bivouaquons dans un grand champ où le parc est formé. Il fait un peu froid la nuit, mais on dort bien quand même...

Samedi 7 novembre 1914

Nous quittons La Panne de bonne heure et nous nous dirigeons sur Ost-Dunkerque. Nous nous portons en avant du côté de Nieuport-Bains. Nous sommes salués sur la route par des 77 fusants. Vers dix heures, on nous fait rappliquer dans la direction d'Ost-Dunkerque et nous gagnons Wulpen. Nous remontons un peu la berge du canal de

Furnes et venons mettre en batterie derrière la grande briqueterie de Ramscappelle.

On aperçoit au loin le village qui a été, je crois, pris, perdu, et repris sept fois par nos troupes (division Grossetti). Cette briqueterie appartenait à des Allemands ; elle a été en partie saccagée par les Belges furieux. Tous les hangars abritent des fantassins belges de tous les régiments et de tous les âges. Nous tirons quelques coups dans la direction de Saint-Georges qu'on aperçoit au loin.

On apprend que, par un vieux procédé retrouvé, les Belges ont inondé toute la plaine en avant de Ramscappelle, ce qui a arrêté l'invasion allemande, en leur noyant beaucoup de monde et en enlisant leurs pièces de canon. Cette inondation a pu se faire par l'Yser, grâce aux écluses de Nieuport.

Vers le soir, nous quittons la briqueterie et pensons retourner à La Panne. Nous sommes salués par un obus de 77 fusant. C'est assez maigre comme riposte pour la journée. La 45^e et la 46^e n'ont pas été engagées et sont restées à la tête de pont de Wulpen. Sur notre route, nous rencontrons des trous de marmites énormes, qui prouvent que l'attaque de Ramscappelle a été très chaude et que les batteries belges qui y prenaient part n'ont pas été ménagées.

On revient sur la route d'Ost-Dunkerque à Wulpen, et nous nous arrêtons là en attendant qu'un cantonnement nous soit attribué. Il n'y a plus de place à Ost-Dunkerque. Aussi, vers sept heures du soir, le commandant se décide à gagner Nieuport-Bains. Nous formons le parc dans une lande voisine des dunes, et les fourriers nous emmènent dans des villas qui nous ont été attribuées.

Nous logeons avec la 2^e dans la villa Bara. Cette villa a reçu une marmite sur le perron d'entrée, mais tout est encore intact à l'intérieur, bien que les Belges aient tout mis à l'envers. Nous trouvons des literies tout entières, matelas, couvertures, des bouteilles de vin, des conserves, de la verrerie, et même de l'argenterie. Les objets d'art et les tableaux sont restés là, et il traîne dans un coin des jouets d'enfant avec des tabliers de femme. On voit que tout a été abandonné rapidement et laissé tel que par les propriétaires affolés. Il reste quelques civils dans les villas et nous assistons, en arrivant à Nieuport, à un duel entre deux Belges amoureux d'une cuisinière.

Mardi 15 décembre 1914

Offensive générale. Nous progressons un peu et gagnons successivement le phare, la maison allemande, et du côté de Saint-Georges. À trois heures, la batterie reçoit l'ordre de se porter en avant de huit cents mètres avec une section de la 45^e. En arrivant sur le petit chemin qui

débouche sur le chemin des Malgaches (ainsi appelé parce qu'un groupe de l'A.O.F.¹ y a occupé des positions de batterie), un 105 fusant éclate juste au-dessus de la 1^{re} pièce, tue Halbant, blesse grièvement Favry et deux conducteurs. On met en batterie quand même et on tient jusqu'au soir. Si les Allemands nous avaient pris à partie, pas un de nous ne serait revenu vivant.

Les pièces étaient sur la route de Nieuport-Ville à Nieuport-Bains, en face du palais de l'Enfance. Nous tirions entre mille cinquante et mille deux cents mètres. On apercevait très bien les fantassins allemands debout dans les dunes. On ne sait de qui est venu cet ordre idiot de faire un bond aussi réduit, alors que la hausse primitive était de trois mille mètres dans la dune.

Vers le soir, comme on n'arrive pas à obtenir d'ordre précis, on laisse les pièces sur place, avec quelques servants dans chaque batterie, et on revient au parc où les échelons et les trains régimentaires ont dételé et réoccupé les locaux abandonnés. Devant l'insuccès de la tentative, on reçoit l'ordre à sept heures et demie d'aller chercher les pièces.

Les Allemands, mis en éveil par les bruits de la route, marmitent le coin dès qu'ils entendent remuer quelque chose. Deux hommes sont encore blessés. Coen et Quatrevaux ramènent cependant leurs canons ; les autres reviennent vers dix heures, n'en pouvant plus. Les lieutenants, prévenus, arrivent. Le lieutenant Lacombe demande des volontaires et repart avec les avant-trains, accompagné du lieutenant Devauchelle.

La place est d'autant plus mauvaise que les balles sifflent continuellement et que nos chevaux, blessés et abandonnés lors de la première tentative, hennissent en entendant leurs camarades. Un servant, Camus, vient nous jeter en alerte en nous disant que tous les hommes ont été fauchés par une mitrailleuse. Le véritable motif est pour lui permettre de se trotter.

Nous avons quelques détails sur Halbant et Favry. Halbant, grièvement blessé à la tête, est mort pendant son transport à l'infirmerie. Favry, blessé au cou, a été dirigé immédiatement sur Furnes et, de là, sur Dunkerque. La nuit est bien triste. Nous restons au bureau, attendant la rentrée des attelages qui reviennent un par un. De dix heures et demie à quatre heures du matin, cette séance se poursuit sous les balles et les obus.

Enfin, tout est ramené et remis à la même position. Résultat de la journée : Boizard et Martin blessés, ainsi que Tellier et Dengrémont. Gamard, grièvement blessé et évacué sur Furnes, est mort à l'hôpital ; nous avons une douzaine de chevaux hors de combat.

¹ Afrique occidentale française.

Je suis tout grelottant de fièvre et ne pense guère à aller coucher. Deux bons camarades disparus le même jour ! Parent a manqué aussi d'y passer. Je n'ai pas revu mon pauvre Favry, car j'étais en tête de la colonne et ne me suis aperçu de sa disparition qu'en voyant Clicheux courir au milieu des autres chevaux. Finalement, vers cinq heures, nous nous couchons, et à sept heures, nous nous levons...

Jeudi 31 décembre 1914

Le temps change et s'assombrit. On termine sans fête l'année 1914 qui nous a amené ce terrible cataclysme, et l'on ne peut s'empêcher de songer tristement à tous les siens et aux années précédentes.

Tous les amis du bureau sont des pays envahis : Coulon, Coen, Boittiaux, Barbieux, aussi la note générale n'est pas très gaie. J'ai oublié de dire que nous avons reçu une carte de Favry, trois jours après sa blessure. Il nous disait qu'il était à l'hôpital de Dunkerque et que sa blessure allait assez bien. Nous en avons tous été très contents et cela nous avait remonté un peu.

Le soir, au nom de tout le groupe, je présente au commandant et aux officiers les vœux des sous-officiers, brigadiers et canonniers.

Mardi 2 février 1915

Nous nous préparons tout doucement à partir, mais sans grand enthousiasme. Nous savons que nous sommes appelés à remplacer les batteries à cheval de la 5^e division de cavalerie, qui s'en vont avec le général de Mitry. Les cavaliers seront remplacés par les zouaves et les tirailleurs de la 38^e division, qui vient d'Alger et qui a fait presque toute la campagne. Nous avons déjà vu des tirailleurs africains à Nieuport-Bains pendant l'hiver.

Il y en avait également à l'attaque de la grande dune le 25 janvier, dont j'ai omis de parler. Cette attaque nous a coûté assez de monde sans résultat appréciable. Pendant plusieurs jours, nuit et jour, la grande dune a été arrosée de milliers de projectiles. Malheureusement, les Allemands avaient leurs retranchements derrière la crête, et il était très difficile de les atteindre.

Plusieurs officiers de cavalerie ont été tués dans cette attaque, dont le capitaine de Juniac, officier d'état-major du général de Mitry qui avait préparé l'attaque. Il s'était lancé en avant à l'assaut avec les tirailleurs, ayant à la main une petite pelle de gosse. Il venait d'abattre un officier allemand à coups de revolver quand un éclat d'obus le frappa grièvement au ventre. Il est mort le lendemain, et a été enterré à Nieuport-Bains, derrière l'église, avec un commandant et des officiers de dragons.

C'était un charmant officier, très alerte, toujours prêt à partir de l'avant, et qui travaillait énormément. Le lendemain de l'attaque de la grande dune, les Boches, pour se venger, ont violemment marmité Nieuport-Bains. En résumé, nous étions bien avancés, mais nos tirailleurs ont dû se replier. Pris d'enfilade par les mitrailleuses de la grande dune, ils subissaient des pertes énormes.

Lundi 15 mars 1915

Visite du commandant Leclerc, corollaire de la visite du colonel Guillemin ; il accentue la réprimande d'hier de ce dernier et s'étonne de la nomination d'officiers ne connaissant pas leur métier ! Après tout ce que j'ai fait depuis le début de la guerre, le cœur me saute un peu fort, mais j'encaisse cependant. Il paraît que les services antérieurs ne comptent pour rien !

Le capitaine Lacombe arrive sur ces entrefaites et se trouve en butte à une attaque directe à mon sujet. Total : nous encaissons tous les deux une semaine de première classe. Le colonel Guillemin a réclamé hier aussi au sujet des travaux de la plate-forme qui n'avaient pas été exécutés après avoir été commandés ! Personne n'en a jamais rien su !! Aussi ma section se colle, après la construction du gourbi, la réfection de la plate-forme et le chemin d'accès avec un talus permettant le défilement jusqu'à Ostende...

Samedi 3 avril 1915

Réveil à minuit et demi et départ à une heure et demie pour Ramscappelle. Il fait assez beau. En passant, nous prenons Weiss avec la section d'Ost-Dunkerque-Bains. Le canal déborde un peu après Wulpen. Nous refaisons le chemin fait le 7 novembre 1914 avec le lieutenant Lorent. Le capitaine Lacombe est venu il y a deux jours reconnaître la batterie et les observatoires. Nous ne serons pas trop mal, paraît-il. Nous arrivons à trois heures et demie à Ramscappelle. La batterie Buchalet est déjà prête à filer. C'est à peine si les officiers nous donnent quelques renseignements.

Le capitaine, entre parenthèses, surgit tout à coup et disparaît de même. « Débrouillez-vous ! » Mentalité des officiers de l'active. Ça ne change pas avec les procédés déjà vus à Nieuport ! Nos servants rentrent les pièces tant bien que mal et les pointent. Ils s'installent ensuite dans les gourbis, ou plutôt dans une maison branlante sur la route. Nous regagnons la petite cuisine qui servait de popote aux officiers du 32^e. Elle fut appelée par la suite par le commandant Bouquet « Boîte à cancrelats », et la chose est bien exacte. Il n'y fait pas clair, et il y sent une drôle d'odeur.

Nous faisons un tour rapidement dans Ramscappelle en attendant le déjeuner. L'église est presque entièrement démolie. Dans le cimetière, les tombes sont éventrées, et l'on aperçoit même un cercueil entr'ouvert. Peu de maisons sont encore intactes. La grand' route conduit au passage à niveau et à la gare gardée par les Belges et, de là, aux avant-postes belges, au-delà de l'inondation, et aux fermes de Groot' Nord, etc. Repos pour la journée.

Dès le matin, altercation du capitaine avec le commandant Leclerc, qui nous invite cependant à déjeuner avec lui à midi. Weiss est parti de suite à l'Yser-Sud, poste avancé des marins où un officier doit se tenir en permanence. Il est conduit par un maréchal des logis de la batterie Buchalet, resté à notre disposition.

J'ai omis de dire précédemment que vers le 28 mars, deux jours après son retour de repos, la 45^e batterie avait été cruellement éprouvée. Elle était en batterie à Nieuport, derrière l'usine à gaz. Comme le capitaine Bérard, les lieutenants Glaçon et Regnault sortaient de leur popote, un 105 fusant éclata juste au-dessus d'eux, tuant Regnault et blessant grièvement le capitaine Bérard à la mâchoire. Il fut emmené de suite à Dunkerque en auto, où le docteur Voimant s'occupa de lui.

Pauvre Regnault, il y avait à peine un mois qu'il avait des galons d'officier. Le servant téléphoniste qui les accompagnait a été tué aussi sur le coup. La batterie avait été repérée par un avion boche et a encaissé en même temps un sérieux marmitage. Je suis allé le lendemain de l'accident à Coxyde, ville où le corps de Regnault avait été déposé. J'y suis allé avant l'enterrement, à sept heures, pour le revoir une dernière fois. Je l'ai embrassé à la place de ses pauvres parents...

Vendredi 11 juin 1915

L'amiral décide de tenter une nouvelle attaque sur W. On nous adjoint pour cela les 155 du commandant Quinton, le fameux Quinton de la légère aéronautique. Malheureusement, la moitié des obus n'éclatent pas. Le bombardement est loin d'avoir l'efficacité de celui des Boches. Vers huit heures du soir, les marins sortent mais se butent aux fils de fer et sont reçus par les mitrailleuses. Il faut se replier.

Les Allemands travaillent de plus en plus à fortifier cette partie de l'Yser. Chaque jour voit apparaître de nouveaux réseaux et de nouvelles tranchées. N'ayant plus de sacs à terre, ils construisent avec des toiles de matelas, et leurs tranchées ont de loin un aspect bariolé assez extraordinaire.

On a décidé de changer le fortin en face d'Y et d'enlever le toit pour éviter aux Boches la tentation de le bombarder. Le séjour à l'Yser-Sud n'a du reste plus rien d'enchanteur. Les Allemands arrivent à très bien

tirer sur le boyau avec des 77 et des 105. Ils envoient en outre des fusants qui sont très désagréables.

En vue des récentes attaques, je m'étais rendu un jour à l'Yser-Sud, les capitaines nous remplaçant pendant ce temps-là à la Vache Crevée. J'ai trouvé là Domenech et Constantin. Malgré les Boches et les obus, nous avons installé une tente dans le boyau et nous avons très bien déjeuné à trois. J'ai fait ensuite le tour du propriétaire à la maison du passeur et à la maison H. À la maison du passeur, il n'y a plus que des ruines.

Avant les bombardements pour la reprise de W, on pouvait encore entrer dans la cuisine, où se trouvaient trois Allemands tués là au moment où ils étaient à table, lors de la prise de Saint-Georges. Un 75 les avait nettoyés. Ils étaient desséchés et raides comme bois. L'un d'eux avait le nez rongé par les rats. C'étaient des fusiliers-marins allemands. J'ai envoyé à René le ruban de béret de l'un d'eux qui était encore assis, les deux autres étaient par terre. Cette scène était macabre.

La maison H est bien démolie aussi. Les marins y ont installé deux abris de mitrailleuses fortifiés d'une façon intense. Pendant cette journée à l'Yser-Sud, j'ai vu bombarder l'avancée de Saint-Georges par des 210 d'une façon effrayante. On les entendait passer au-dessus de nous et on les voyait très distinctement tomber à terre puis éclater. Rood-Port a été également marmité.

À l'avancée de Saint-Georges, nous avons eu quelques pertes. Cela est la conséquence de la construction d'un gourbi formidable entrepris dans l'église de Saint-Georges pour loger le capitaine du secteur. Les Allemands voyant tous ces travaux ont marmité à outrance, surtout que les marins remplissaient des sacs à terre en plein jour. On dit qu'il y en a vingt mille. Pauvre église de Saint-Georges, pauvre cimetière !

Dans l'église, ou plutôt dans les ruines, il y a un grand Christ couché avec sa croix, qui a une expression de tristesse incomparable et indéfinissable ! Il semble regarder toutes ces ruines et se demander ce qu'il a pu faire pour encourir un tel châtement. Le cimetière est enseveli sous les ruines de l'église.

Entre Saint-Georges et la Vache Crevée se trouve la ferme du canard, perdue dans l'inondation, et où il y avait encore au début, paraît-il, vaches, cheval et chèvre que les marins ont ramenés. Dans une de ces fermes, se trouve un mobilier de chambre à coucher tout neuf. Un obus a effondré la façade et, de loin, on aperçoit l'armoire à glace et le reste.

À la Vache Crevée, j'ai ouï une conversation des moins flatteuses du colonel Bouquet sur le commandant Arnaud. Le colonel Bouquet était accompagné de son fils, classe 1915, nouvellement arrivé. S'adressant au commandant Lefebvre, le colonel ne se gêna pas pour dire qu'il avait peu

de confiance dans le nouveau commandant, que ce n'était pas comme avec le commandant Leclerc qui était un frère pour lui, aussi il était obligé de tout faire lui-même, etc. Drôle de façon de nous donner confiance, ainsi qu'aux marins, en ce nouveau commandant. Ceci se passait vers la fin de mai.

Le capitaine Labisse et Lallemand ont été cités à l'ordre de la brigade pour l'affaire de W. C'est la première Croix de Guerre du groupe. Lallemand ne l'a pas volée et nous sommes tous très heureux. Nous nous réunissons à cette occasion à Verkopt Saint-Éloi, et la fête dure jusqu'à trois heures du matin.

Le jour paraît, et l'on clôture en envoyant quelques coups sur le pont de l'Union. Nous avons bien ri quand Longuet nous a chanté : « C'est pas pour ça que je t'ai donné ma sœur. »

Depuis quinze jours, les sous-officiers se construisent une cuisine à proximité de la cave où ils couchent. En terrassant, Lallemand a déterré un officier boche placé à peine à vingt centimètres sous terre. Il lui a enlevé ses éperons et m'en a fait cadeau. Je les ai donnés comme souvenir aux enfants de madame Masquillier.

Les ruines de Ramscappelle s'effondrent de plus en plus. Le prince Antoine d'Orléans, fils du comte d'Eu, vient voir notre gourbi dont il a entendu parler. Il le photographie. Ex-officier de l'armée autrichienne à la mobilisation, il a pris du service dans l'armée anglaise comme lieutenant d'état-major et se balade surtout, notamment de Bailleul au front. Il nous promet aussi de nous envoyer des épreuves.

Visite également de Scott, qui veut voir les observatoires et a emporté une photo de Seynave représentant le capitaine Lacombe dans son observatoire. Pendant nos loisirs, nous sortons un peu à cheval. De temps à autre, on va déjeuner à Coxyde-Bains à l'hôtel du Parc, puis on pousse jusqu'à La Panne.

Je vais souvent voir l'abbé Goupil. Comme il a été dire une messe au bois triangulaire, nous décidons d'en faire dire une aussi à Ramscappelle pour tous les amis décédés du groupe. Il accepte bien volontiers et nous prenons jour pour le mardi 29 juin. On va le chercher en voiture à Coxyde et on l'amène jusqu'à la maison carrée. De là, il vient à pied. Messe à neuf heures malgré les avions, les obus et les Boches. Tous les servants 44 et 46 y étaient venus et il y avait beaucoup de monde (témoin la photo ci-contre). L'abbé Goupil déjeune avec nous, il ne peut rester à dîner et nous quitte pour aller à Nieuport-Ville...

Dimanche 29 août 1915

Je me lève de bonne heure et cherche à reconnaître les lieux. Nous sommes entre les fosses 6 et 1 de Béthune, derrière l'embranchement de

Bully-les-Mines. Notre position de batterie est derrière Grenay, dans le triangle formé par la ligne de chemin de fer et la route de Liévin. À droite se trouve Bully et, en avant sur la crête, les corons des Alouettes de la fosse numéro 2, et ceux de Calonne, qu'on ne voit pas et qui sont immédiatement près des tranchées. Nous avons trois pièces entre la route et la voie ferrée, et une de l'autre côté. On ne voit pas de trous de marmites. Les sous-officiers ont adopté un gourbi et c'est là également que doit se tenir l'officier de service, car il n'y a pas de gourbi spécial.

La 4^e, la 2^e et la 3^e pièce ont également un gourbi. La 1^{re} pièce : le sien, voisin de sa pièce, de l'autre côté de la voie ferrée. Presque tous ces gourbis sont parallèles à la route Grenay - Liévin et adossés aux pignons des maisons en bordure de la route. Ils sont donc très bien disposés comme sécurité et assez confortables comme intérieur. Le service comme officier est très restreint : un officier à la batterie. On ne va pas aux tranchées en permanence, mais simplement pour tirer en cas de réglage. Les tirs ne se font du reste qu'à la demande de l'infanterie, quatre à cinq coups par jour. La 46^e et la 45^e batterie sont à notre gauche, à quatre cent mètres derrière la cité du Maroc. Les positions sont moins bonnes, car un peu repérées, notamment la 45^e. Le P.C. est dans une villa à deux cents mètres derrière la 44 et la popote à côté. On est absolument épatés de voir encore des civils circuler de tous côtés, notamment à Grenay et aux corons des Alouettes, qui sont bien en avant de nos pièces.

Nos avant-trains et les chevaux sont disposés dans une espèce de jardin s'étendant le long de la voie ferrée, à côté de la fosse 6. Le bureau et les cantonnements de la 44 sont dans les corons des Brebis. Nous sommes en liaison immédiate avec les Anglais, car nous tenons le côté droit de la route et eux, le côté gauche. Leur front s'étend en arrière de Loos, la fosse 16, et nous rejoint pour passer au 16 bis...

Samedi 25 septembre 1915

Offensive générale française. Dès le matin, les tirs de préparation commencent avec une certaine cadence. Nous sommes tous équipés et prêts à partir si la trouée se produit. On s'est même inquiétés si les madriers pour franchir les tranchées avec les pièces étaient préparés ! Nos chevaux sont sellés, les cantines fermées, les repas froids embarqués. Les Anglais envoient des obus asphyxiants sur Loos et les tranchées environnantes. Ils ont d'abord envoyé des obus donnant une épaisse fumée puis, derrière, leurs compagnies de gaz ; on appelle ainsi des unités constituées de bonshommes munis de réservoirs de gaz avec les tubes et accessoires nécessaires ; ces compagnies, dis-je, lancent le gaz dans les tranchées allemandes. Le bombardement est intense.

Les 380 et 220 pleuvent sur Loos et les environs. Le bombardement a commencé à cinq heures quarante-cinq. À huit heures, on voit revenir des blessés ; les Anglais ont pris Loos, et les Écossais sont à la côte 70. Ils ont fait près de cinq cents prisonniers. On les voit défiler peu à peu quelque temps après. Il y a un peu de tout : des jeunes, des vieux, des malingres, des chétifs, des borgnes. Les officiers marchent raides et fiers, les hommes ont l'air plus piteux. Plusieurs n'ont pas abandonné leur pain qu'ils tiennent dans un sac. On dit que les Anglais ont pris aussi des canons. Nous continuons nos tirs pendant qu'on emmène les prisonniers dans un parc de fils de fer barbelés en arrière de Mazingarde (le parc à cochons, disent les Anglais). Le capitaine est parti au numéro 11 et veut observer, mais il ne peut rien voir, tellement l'air sur Angres est dense.

Il n'y a que de la fumée et des éclatements. Les Allemands répondent très peu. Les Anglais ravitaillent à toute allure, car les Boches font la contre-attaque : ils sont surtout gênés par le double crassier qui est en avant de la fosse 16. Le général W. Ray, commandant l'artillerie, et avec qui nous sommes en très bons termes, demande un coup de main au commandant Arnaud. La 45^e attrape le double crassier et le sonne avec vigueur. À dix heures et demie, on nous prévient que c'est l'heure, donc nous augmentons l'intensité, car nous savons que dans deux heures ce sera l'attaque, vers midi et demi. On va déjeuner un par un. C'est un chahut formidable. Tout le monde est sourd. L'attaque se déclenche à l'heure fixée...

Dimanche 7 novembre 1915

Mon tour de permission est arrivé, et je pars ce soir. J'ai reçu ce matin une lettre de René, me disant qu'il ne peut partir maintenant. Je serai donc seul. Une voiture me conduit le soir à Hersin, où le train des permissionnaires part à deux heures du matin. Après cinq longues heures d'attente dans la gare, le train s'ébranle enfin.

Décembre 1915

Les jours se suivent et le mauvais temps persiste. Il neige, pleut, vente, et l'on reçoit de violentes bourrasques. Les boyaux et les tranchées deviennent inhabitables. Nos vieux territoriaux travaillent cependant avec beaucoup de courage pour mettre partout des caillebotis et entretenir les boisages des tranchées qui s'effondrent. Le séjour au Pucier n'a rien d'intéressant ; heureusement, il y a un bon feu qui permet de se sécher un peu. On ne tire pas beaucoup, car il fait presque toujours mauvais temps. Notre secteur s'étend de plus en plus vers la droite. On nous signale de nouveaux travaux en avant et dans la cité de Cornouaille,

et on voudrait que nous tirions pour les démolir : il faut pour cela aller régler au Tas de Bois ou dans le secteur A.

Comme tout le monde doit monter au moins une fois en avion, mon tour arrive et je me rends à Bruay, à l'escadrille Campagne. Un camion auto me conduit là-bas avec un officier du 12^e (21^e corps). Dès que nous arrivons à Bruay, il pleut et fait un vent assez violent. Le frère de Gaudin, qui commande l'escadrille par intérim, nous dit que les appareils ne sortiront pas. Tout se résume donc à un bon déjeuner chez un Serniclet, à une promenade dans Bruay, et retour vers deux heures au P.C. de Petit-Sains.

L'abbé Goupil est installé là maintenant, dans la maison du curé absent. Il a la libre disposition de l'église. Je vais le voir assez souvent.

À la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs et des mineurs, il a fait dire une grand' messe en musique à laquelle assistait beaucoup de monde : général Mestre, colonel Pruche, etc. Au mess, le 4 décembre, il y a eu grand repas de gala, avec multiples plats et vins fins. Après le repas, Gontier et moi avons préparé des chansons qui, avec celles du docteur Vangeon, ont prolongé la soirée très agréablement jusque vers une heure du matin. Le capitaine Jumelais était en permission, et Bucquet au cours de tir ; il ne restait que le commandant et le capitaine Lacombe.

Stiévenart a encore raconté son histoire d'évasion qui a fait bien rire. Nous n'avions pas eu de réunion d'officiers du groupe depuis la fête des Centraux qui avait eu lieu le 4 novembre, et en l'honneur de laquelle ils avaient fait les frais d'un petit dîner le soir. Après la réunion de Sainte-Barbe, le commandant nous a fait exécuter le ban de cavalerie. Tout le monde commençait à être gai. Je suis descendu à la batterie, donnant mon lit à Resch, car il était trop tard pour les officiers de l'échelon de rentrer.

Les fêtes de Noël se sont bien passées, mais sans grande réunion. Il n'y avait pas de messe de minuit aux Brebis, aussi je suis allé communier à la messe du matin, où j'ai retrouvé monsieur et madame Houcques. Je suis revenu avec eux, ils ont voulu que je prenne le café et m'ont annoncé la prochaine venue de leur fils aspirant. L'après-midi, comme il avait gelé et qu'il faisait très beau, promenade à cheval jusqu'à Noeux avec le commandant et Jouvel.

Dans la semaine du début de décembre, un de nos bons servants, Doullin, breton d'origine, a été grièvement blessé par un éclat de 105 tandis qu'il allait descendre dans le gourbi. Il était resté cinq ou six jours à l'hôpital de Noeux, mais finalement les médecins n'ont pu le sauver, car il avait le foie perforé. Il est mort très chrétiennement, et on l'a enterré à Noeux-les-Mines. La pauvre femme, prévenue, est arrivée malheureusement trop tard et n'a pu le revoir vivant. La batterie a très

bien fait arranger sa tombe. Il repose pas bien loin de Billould, un ICAM tué du côté de Notre-Dame-de-Lorette, et dont monsieur Houcques se charge de faire entretenir la tombe.

Les Allemands bombardent violemment les fosses, notamment celle qui est à l'entrée de « Noeux-les-Usines », comme on l'appelle à cause des fours à coke. En trois coups de 210, ils ont dégringolé une grande cheminée. Un court, un long, un au milieu de la cheminée.

Lundi 17 janvier 1916

Je pars à sept heures et demie pour aller aux tranchées. Tout est assez calme, les Vieux Corons sont cependant un peu marmités par des 105. Vers neuf heures, j'entends passer des projectiles de gros calibre (six) qui se dirigent vers Grenay. Ils sont tombés derrière la 45 ; c'étaient des 210. La journée est assez calme. Un avion allemand a laissé tomber une grosse flamme avec une poche dans laquelle étaient des lettres pour l'état-major anglais, les informant qu'un appareil avait été détruit et que l'officier était en bonne santé. Il y avait même une lettre dudit officier. Le soir, retour assez calme, mais par des boyaux remplis d'eau. Je rentre crotté comme un barbet.

Mercredi 17 mai 1916

Déplacement des échelons et avant-trains. Départ à huit heures cinquante-cinq du Quesnel, après nos adieux aux habitants. Je quitte monsieur Lefebvre et sa femme. Nous devons être remplacés par des chasseurs à pied (55^e bataillon). Je regrette vivement de ne pouvoir aller à l'enterrement de Mabilotte. Nous gagnons en colonne l'ouest du bois Lecomte, en arrière de Saulchoy, entre Hangest et Davenescourt, à sept kilomètres de Montdidier. Nous arrivons vers dix heures et demie et installons le bivouac. Temps magnifique. Coup d'œil curieux.

Bois très agréable. Visite de Monsieur de Villeneuve, maire de Davenescourt, qui vient se renseigner sur notre occupation. Nous construisons un petit gourbi avec des claies et, le soir, nous nous installons sur des brancards de l'infirmerie. Nous sommes là trois : Poulet, Asch et moi. Il fait un peu frais mais on n'est pas trop mal. Des territoriaux dans le bois préparent le sol pour des baraquements. Nous mangeons tant bien que mal sur les feux conduits par l'illustre Decarne.

Vendredi 29 septembre 1916

Je ne vais pas au ravitaillement mais organise pour demain soir une petite soirée chantante avec le concours des poilus du train régimentaire. Je fais préparer des programmes à la polycopie. J'achète quelques lots pour faire une petite tombola, et je fais arranger le réfectoire 44 à cet

effet pour avoir une petite scène. Lettre de René et carte de monsieur Houcques. On parle de l'entrée en action de la Grèce avec nous. Temps orageux et pluvieux. Le veto va voir « Monsieur Lambert de Loulay » à la batterie de 90 pour se tuyauter sur les champignons. On parle à nouveau de départ pour la 81^e division d'infanterie.

Dimanche 26 novembre 1916

Les batteries sont à Choisy. Il pleut et tombe une petite pluie fine qui vous transperce. Je vais voir le capitaine Lachaud qui me reçoit très gentiment et me donne les ordres pour le lendemain. Nous ravitaillons encore à Rethondes. Je laisse Nicolas et je pars avec toute la colonne. Nous rattrapons la route de Compiègne - Soissons et attendons l'échelon lourd qui ne vient pas. Nous filons et passons par Breuil, La Motte, Genancourt, Roilaye, Chelles, Les Bourbelles, Roy Saint-Nicolas. Là, nous croisons les batteries qui arrivent au grand trot. Nous les laissons passer et arrivons derrière elles à l'étape : Taillefontaine. Les 45^e et 46^e batteries sont à Mortefontaine. Les trains régimentaires sont cantonnés ensemble dans une grande ferme, dite de Sous-le-Mont. Le patron, monsieur Fournier, nous accueille assez bien et nous loge tous les hommes et les chevaux. Je rejoins pour déjeuner la popote du capitaine Lachaud avec la 44^e.

Vendredi 22 décembre 1916

Temps affreux. J'envoie une section à Port-à-Binson pour ravitailler. J'embarque ce soir avec la 44 à Dormans. Départ à une heure et demie demain matin, direction Sainte-Menehould et l'Argonne très probablement. Il fait un temps de chien. Nous arrivons à Dormans à trois heures et demie. Engueulade d'un chef de bataillon du 154 pour avoir voulu doubler la colonne. Perception des vivres de chemin de fer et de débarquement. Dîner à l'hôtel. Temps assez clair vers le soir. À huit heures arrive la 44^e : dix heures cinquante, commencement de l'embarquement qui se termine à trois heures trente du matin. Il pleut à torrents. À quatre heures, départ pour Épernay, Châlons, Sainte-Menehould. Arrivée à dix heures trente à Givry-en-Argonne, gare de débarquement. La 44 a laissé sur le quai de Dormans un fourgon, un chariot de parc, un tonneau à eau. Il pleut vers la fin du débarquement et à torrents. 45 et 46 embarquent sous un torrent d'eau.

Lundi 2 avril 1917

Il est décidé que nous partons ce soir vers onze heures et demie pour nous rendre à Châlons Le Vergeur. Les batteries partent à dix heures suivant ordre : 44-45-46. Itinéraire par Ludes, Rilly-la-Montagne,

Chigny-les-Roses, faubourg de Reims, puis Pévy, Prouilly et Châlons Le Vergeur. Il pleut le soir et tombe une averse diluvienne. Mais à neuf heures, le temps s'éclaircit, et ensuite il fait très froid. Quand vient l'aurore, on est littéralement gelés par un vent violent et froid qui nous prend en pleine figure. On casse la croûte à cinq heures et l'on repart. Je vais avec Gaudin faire le logement. Routes impossibles ! Défoncées, pleines de trous d'obus ou autres, et remplies de boue.

Nous recevons quelques coups de canon en passant en haut d'une crête. Les dépôts de munitions sont un peu partout et en déroute. Les Allemands tirent dessus fréquemment. Tout ce coin ne donne pas une grande impression d'ordre et d'entretien. La seule route présente des marches comme un escalier, qui atteignent à certains endroits quatre-vingts centimètres. Il y a des voitures brisées partout. Arrivée à ce qu'on appelle Châlons Le Vergeur, qui consiste juste en une ferme au milieu du bled. Cette ferme est dans un trou et, tout autour, des bois. Quel cloaque, et que de boue ! Le logement est tout de suite fait : ce sera le bled, c'est-à-dire le bivouac, au lieu-dit Les Grandes Places ! Cela grouille déjà de troupes dans tous les coins notamment des 40, 42 et 69^e divisions du corps d'armée.

À peine la reconnaissance terminée, le commandant arrive et les batteries suivent. Avec beaucoup de difficultés, elles se mettent en place, et l'on attend les ordres ! On déjeune tranquille, heureusement sous un beau temps et un soleil persistant. À une heure, ordre d'aller reconnaître les positions en avant de Cormicy. Le commandant part avec les capitaines, et agents de liaison. Le marmitage de l'unique route pour accéder à Cormicy-Village est tel, que le commandant doit s'arrêter. Il renvoie les capitaines. Vers cinq heures, le commandant ayant pu passer envoie chercher à nouveau capitaines et reconnaissances. Mise en batterie ce soir !

On nous prend pour des chevaux de trait, et tout le monde trouve qu'il y a légère exagération ! À neuf heures et demie du soir, papier me disant d'aller rejoindre le commandant au moulin de Cormicy. Le secteur est assez calme, mais quelles routes pour accéder au village ! Personne ne sait où se trouve ledit moulin. Je me balade de droite et de gauche dans la nuit, là où j'aperçois des attelages, croyant trouver les batteries. Dans mes pérégrinations, je rencontre Clément qui a perdu les colonnes et cherche partout après la 24^e batterie avec sa deuxième pièce qu'il remorque. Personne pour nous renseigner. À la fin, sur une route, que j'ai su après être la route de Cormicy à Berry-au-Bac, je rencontre des attelages de la 24^e.

Le P.C. est également là, dans un gourbi prélevé sur la 24^e batterie. P.C. microscopique, où nous logeons à quatre entassés les uns sur les

autres : le commandant, Gaudin, Leroy et moi. Il n'y a même pas un coin pour installer les cartes, ni un siège pour s'asseoir. On couche superposés par deux ! N'ayant pas de couvertures, nous sommes obligés d'attendre le fourgon d'état-major, qui s'est égaré et n'arrive qu'à deux heures du matin. Nous sommes transis de froid. On se couche enfin sur la terre nue, car il n'y a pas un brin de paille !

Mardi 24 avril 1917

Le matin vers neuf heures, violent bombardement de nos tranchées par les Boches. Dès les tirs de contre-préparation déclenchés et les barrages mis en route, les Boches, du haut de Sapigneul, repèrent les batteries et sonnent la 24^e et les batteries voisines du 2^e du 46^e. Le tir est ensuite réglé par avion. D'abord des 105 à fusées instantanées, puis des 150 et des 150 à fusées retardées, dits perforants ou terrassiers (fusée à double retard). La 24^e a une pièce mise hors de service. La 2/46 a ses douze pièces abîmées ou enterrées et ne peut plus tirer. Un peloton de pièce est complètement enseveli dans un abri. Le groupe, en quelques instants, a sept tués et deux blessés. La 25^e assure momentanément le barrage à la place du groupe Glass. Le temps est beau, magnifique et très chaud. La tactique a réussi parfaitement, car les Boches ont réussi à faire démasquer les batteries.

Les batteries font du tir de harcèlement de façon presque continue sur les routes et dans Cormicy. On apprend le soir qu'au 51^e groupe Recourat, le capitaine Lesonfaché, ses deux adjoints et son aspirant ont été tués dans leur gourbi par un 210. Poulet, de l'artillerie de campagne, serait parti prendre le commandement de la batterie en question. Par la suite, Dubois, de l'artillerie divisionnaire, a pris le commandement, avec Poulet comme lieutenant. On parle toujours de la relève du 32^e corps, mais il n'est pas question de l'artillerie.

L'artillerie de campagne Larivière s'en va et est remplacée par l'artillerie divisionnaire 4 du 2^e corps, colonel Althaufer. Dans l'après-midi, le lourd tire un peu et contrebate les batteries qui nous ont sonnés le matin. Dans la soirée, ordre de tir pour le 25 avril.

Mercredi 30 mai 1917

Nuit assez calme. Secteur de gauche (Craonne) très agité. Dès le matin, l'artillerie lourde française est très active. Les Allemands répondent sur l'église de Gernicourt. Vers dix-huit heures, violent bombardement du chemin creux jusqu'à vingt heures et du poste observatoire de Gernicourt. Un obus tombe sur le gourbi de nos agents de liaison où se faisait la cuisine et effondre tout. J'étais à côté ... en ce moment, et reçois tout en pleine figure. Ce 150 a fait en arrivant sur moi

un bruit de tonnerre, je me suis vu fichu. Heureusement, les dégâts se sont bornés à une grande quantité de terre et de cailloux sur tout le corps, accompagnée de débris de bois, de pierre, etc. Duquesne et Lemaire sont blessés et évacués.

J'ai frisé la mort de près et peux en remercier la Providence. L'obus a éclaté à deux mètres de moi et, si le gourbi ne s'était pas effondré, je pouvais dire au revoir à tous !! Nuit assez calme. À quatre heures, violente commotion et explosion : « Mines à la côte 108 ». Tir de barrage, puis le calme renaît. Vers huit heures, tout est tranquille. Hier soir, on nous a téléphoné que le 3/17 nous relèverait le 2 au soir.

Mardi 17 juillet 1917

L'heure H a été fixée pendant la nuit à six heures quinze. Le bombardement commencera demain à quatre heures trente. Hier soir, Clément est parti avec l'infanterie pour accompagner les patrouilles qui doivent reconnaître l'état des brèches et si les fils de fer ont été détruits. À six heures quinze, nos fantassins sortent des tranchées avant que les Boches n'aient pu déclencher leurs barrages et suivent tranquillement notre barrage roulant. On reconquiert tout le terrain perdu, plus une partie de la première et de la deuxième ligne allemande (anciennes organisations). Le tout, presque sans coup férir et sans pertes, tant la préparation a été sérieusement menée. Les fantassins ont même dépassé, paraît-il, l'objectif fixé. À sept heures cinq, tout est terminé et le barrage de fixation est fait par les batteries. On n'a pas de nouvelles de notre détachement de liaison.

On apprend subitement vers midi que Clément est grièvement blessé. Les Boches ne réagissent pas, mais font un barrage formidable en avant et en arrière des positions conquises. Les fantassins ne peuvent plus circuler, et il est impossible de savoir ce qu'est devenu Clément. À quinze heures quinze, on reçoit des nouvelles par Leclerc, le maréchal des logis de liaison de Clément, qui nous apprend que notre pauvre camarade est mort. Il s'était réfugié dans une sape avec le chef de bataillon, l'adjoint, l'ordonnance et Leclerc. Le chef de bataillon leur fit quitter la sape pour se mettre dans un trou d'obus de 210. Mais un 150 tombe au milieu et blesse tout le monde. Clément reçut probablement un éclat d'obus dans le poumon, car, de suite, il cracha le sang. Il était intransportable. C'est alors que Leclerc le traîna tant bien que mal dans la sape d'où il était sorti et où il est mort dans ses bras. Les officiers d'infanterie blessés sont partis comme ils ont pu, car les brancardiers ne pouvaient circuler.

Quelques instants après avoir été transporté, Clément a dit à Leclerc : « Je meurs, je meurs ». Puis, tout a été fini. C'est alors que,

laissant un homme près de lui, Leclerc est revenu au P.C. à travers les tirs de barrage pour nous donner ces détails. Il a également donné un peu d'alcool de menthe à Clément avant de le transporter dans la sape. En un mot, il a été très dévoué. On se demande si on pourra aller chercher son corps, bien que le colonel de l'infanterie ait promis de le faire rapporter dans les deuxièmes lignes. Tout le monde est bien triste, surtout que ce matin, Schmidt, sous-lieutenant à la 25^e, a été blessé aussi à la cuisse par un obus et assez sérieusement. Deux officiers partis le même jour. Journée chère !

Je dois partir ce soir à sept heures et demie pour les échelons afin de m'y reposer quelques jours. Je quitte le P.C. et prends la route de la ferme de Verrières où du reste l'on est assez sérieusement sonné. J'arrive aux échelons pendant qu'un obus malheureux tombe sur une pièce de la 26^e, tuant le maréchal des logis Brancourt - ancien Saint-Quentinois, de la classe 1906 également -, blessant légèrement Kropp et légèrement deux autres.

La journée est encore plus pénible, malgré toutes les félicitations du général de division, notamment adressées à l'artillerie pour sa préparation exemplaire. Le communiqué de quinze heures signale déjà notre succès. Je suis arrivé aux échelons vers huit heures et demie et, après avoir agité tous ces souvenirs et recausé beaucoup de Clément, nous nous couchons sous la tente. Au loin, la canonnade cesse et la nuit promet d'être calme. La pluie tombe du reste à torrents.

Mardi 21 août 1917

Pendant la nuit, nombreux tirs de barrage demandés par fusées. Les deux infanteries sont nerveuses. Le communiqué nous apporte en somme des bons résultats. Prise du Mort-Homme, côte 304, Champauville, bois des Corbeaux et de Cumières, Le Talou, les côtes 343 et 240, et une partie des bois des Fosses et des Chaumes. Quatre mille prisonniers ! Les Allemands sont calmes et ripostent à peine sur nos tranchées conquises. Le soir cependant, ils commencent un bombardement intense en vue d'une attaque sur la gauche de notre secteur. Attaque sans résultat qui ne ramène aux Allemands que des pertes. Le communiqué suivant nous apprend la prise de Samogneux et de Regneville. Lettre de madame Veber. Après-midi calme.

Le soir, nombreuses demandes de barrages et toute la nuit, même musique. Les Allemands envoient encore quelques obus toxiques. Fruit, très malade, a été évacué dans la journée. Les bulletins de renseignements annoncent l'arrivée de grosses pièces allemandes dans la région (pièces à longue portée, et 420 certain). De plus, on annonce que les Allemands, dans la journée du 20, ont lancé presque partout des 380 fusants et

percutants ! Le chiffre des prisonniers s'élève à cinq mille dont cent seize officiers. Le matin, le commandant et Gaudin partent de bonne heure aux tranchées pour voir le colonel Estienne. Je travaille au gourbi et remplis des sacs à terre.

Mardi 12 février 1918

Heure H à six heures. Barrage et encagement. Hier soir, la 26^e a une pièce qui a éclaté. Le maître pointeur Ghesens a été grièvement blessé, les deux autres servants contusionnés. Nous terminons les tirs de l'attaque à sept heures et demie. Résultats : vingt-cinq prisonniers et très peu de pertes. Les tranchées et ouvrages boches étaient complètement bouleversés. Pertes très minimales chez nous. Il y avait trois coups de main : Croix des Carmes et à gauche de Remenauville par le 94^e d'infanterie. Au total : vingt-sept prisonniers, mais les pertes ennemies auraient été lourdes, paraît-il. À dix heures, on nous dit que nous partons ce soir pour aller coucher à Manoncourt. Je pars à seize heures à pied. Les Boches ont à peine réagi. À dix-neuf heures, tout l'état-major est à Manoncourt. Les batteries arrivent à vingt-deux heures.

Samedi 15 juin 1918

Journée très calme. Harcèlement sur le château de Lataule et Lataule à cinquante coups par heure. Nombreuses saucisses en l'air. À dix-huit heures trente, commencement d'un tir de 150 à fusées instantanées et avec retard. Le tir se continue jusqu'à vingt heures trente. La 26^e batterie et tout le P.C. sont obligés d'évacuer la position. À la 24^e, un blessé, Marissal ; à la 26^e, deux blessés : Guérin et Jarin.

Au P.C., un obus arrive juste en face du gourbi où tous étaient réfugiés : Demailly est tué (notre cuisinier) et Materne grièvement blessé. On évacue le P.C. Je soigne Materne le mieux possible. Rien à faire à Demailly...

Je m'éloigne aussi du P.C.

Mercredi 3 juillet 1918

Temps couvert. Vent. Matinée assez calme. Réglage de la 26^e sur 44-63 et de la 23^e en vue d'une opération. Vers le soir, nombreuses notes au sujet d'une alerte possible des avant-trains qui durerait vingt-quatre heures. Préparation d'un coup de main sur la tranchée napolitaine. Je reçois ma citation à l'ordre du corps d'armée : 34^e C.A. Extrait de l'ordre de citation à l'ordre du corps d'armée N° 187 du 28 juin 1918. Sont cités à l'ordre du corps d'armée :

« Le lieutenant Staquet Roger du 235^e régiment d'artillerie. Officier extrêmement énergique et d'une rare intrépidité. Le 15 juin, sous un

violent bombardement d'obus de gros calibre qui avait effondré à moitié le P.C. du groupe, n'a pas hésité, quoique légèrement brûlé aux yeux, à rester sur la position pour donner des soins à un canonnier grièvement blessé. »

Le général commandant le 34^e corps d'armée. Signé : Nudant.

Pour extrait conforme. 2 G. c 1^{er} juillet 1918. Le chef d'état-major.

Dans la nuit, le coup de main est décommandé. L'exercice d'alerte que nous attendions n'arrive pas. La nuit se passe calme et sans incident.

Dimanche 11 août 1918

Départ à pied vers Cuvilly. On ne rencontre pas de Boches. Ils avaient, paraît-il, l'ordre de se replier à la suite de l'attaque sur Montdidier. J'arrive seul à Cuvilly, très démoli et très en ruines. De là, grâce à l'auto que je rejoins, je me dirige vers Orvillers-Sorel. La division d'infanterie et l'artillerie divisionnaire sont avant Orvillers, à la chapelle Saint-Claude. On reprend l'attaque de bonne heure, mais sans résultats. La voie du chemin de fer nous coûte cher. Je vais plusieurs fois en liaison près du général, à la sortie de Conchy-les-Pots. Le soir, nous n'avons pas progressé, car nous sommes en pointe par rapport à la 6^e division d'infanterie et à la 129^e division d'infanterie. On couche dans une espèce de cahute où logeaient des Boches, dont un nommé Sunner qui y a laissé des papiers. La nuit, bombes d'avions très à proximité de chez nous.

Jeudi 17 octobre 1918

Lille est libéré ainsi que Douai ! Les Anglais y sont entrés ce matin en même temps que le roi des Belges entré à Ostende. Ah ! si les miens étaient là-bas, comme je filerais de suite, même à pied. Mais il faut attendre ! Sont-ils passés en Hollande ? Sont-ils en Belgique ? On l'ignore. J'écris de suite à monsieur Pierre et à monsieur Jules pour lui demander de voir à la maison et à celle de maman...

11 novembre 1918

Par ordre du maréchal Foch, les hostilités se terminent le 11 novembre à onze heures. Les troupes alliées ne dépassant pas, jusqu'à nouvel ordre, les lignes atteintes à cette date et à cette heure. Visite à Nancy au colonel Destenay et au capitaine Druon. Je dois partir en permission avec lui demain soir.

La camionnette arrive à huit heures, éreintée. On décide de prendre le train et on retrouve à Frouard le train de permissionnaires de quatre heures vingt-cinq qui n'a pas encore démarré. Départ à dix heures par Marbache, Pont-à-Mousson, Pagny, très démolie ; les usines F.H. sont presque rasées. L'hôtel Mangin est très abîmé, l'ancienne maison de René

est presque intacte. Nous mettons quatorze heures de Frouard à Metz et nous arrivons vers dix-sept heures. Renseignements pris, nous devons aller sur Differten. Nous partons à dix-huit heures trente, on a rajouté des wagons pour le détachement. Le train devait s'arrêter à Hargarten, au-delà de Boulay, mais on le fait continuer par étapes jusqu'à Differten.

Il n'y a là que des Boches qui ne comprennent pas un mot de français. On continue jusqu'à Wadgassen, où nous arrivons vers dix heures du soir. Il y a là la 3^e batterie du 154. Nous mangeons un morceau dans le bureau et couchons sur le bat-flanc.

Mercredi 27 novembre 1918

Départ à pied à huit heures, après avoir pris le café, pour Differten où se trouve la division. En route, je rencontre Poulet qui m'emmène en auto à Volklingen et Schaffhausen où se trouve le 2/135. Retour à onze heures. Après-midi, je cherche une chambre ; je loge chez des mineurs, très boches, et peu aimables. Va-et-vient toute la nuit. Le pays n'est pas désagréable. Nous sommes à proximité de la Sarre, entre Sarrelouis et Sarrebrück. Il y a énormément de mines et d'industries métallurgiques. Les soldats allemands originaires de ces régions reviennent par paquets.

Jeudi 28 novembre 1918

Hier est rentré le capitaine Druon. Il n'y a rien à faire à l'artillerie divisionnaire. Les camarades sont venus par Longeville et Saint-Avold. Ils ont été reçus à bras ouverts en Lorraine. Ici nous sommes sur les territoires des traités de 1814 et 1815. Il n'y a plus de drapeaux, et la population n'est plus très sympathique. Les gens n'ont presque rien à manger et il n'y a plus de chaussures. Le temps est gris et couvert, il pleut tout le temps.

Visite de Buecher et Mayolle que je reconduis à Schaffhausen. Je mets ma correspondance à jour, et c'est laborieux, car il y a plus de vingt-cinq lettres qui m'attendaient ! Achat d'une série de timbres boches. L'artillerie divisionnaire est toujours commandée par le commandant Grouvel. Le colonel Destenay, que j'ai vu lundi à l'hôpital à Nancy, doit partir à la fin de la semaine pour dix jours de convalescence et revenir ensuite. On parle à nouveau d'éducation morale, de service intérieur, d'instruction, etc. Pas de lettre depuis deux jours. Spécialité de l'endroit : lit à un drap.

Dimanche 26 janvier 1919

Messe à sept heures. Départ à huit heures vingt-quatre. Ils me conduisent à la gare. Je dois rejoindre Ingelheim, près Mayence, où se trouvait l'artillerie divisionnaire ; je décide de passer par Mayence, mais

suis obligé d'arrêter à Ludwigshafen que je visite. Très jolie ville. Mannheim doit être très bien, mais on n'a pas le droit d'y aller. Par Worms, nous arrivons à Mayence à dix-huit heures. Je prends un train à dix-huit heures vingt et arrive à vingt heures à Ingelheim. Après de multiples recherches, je tombe sur le commandant Herland, Bonneville, Leroy et Loyal. Il paraît que toute l'artillerie divisionnaire, ou ce qu'il en reste, est à Mayence, réserve de commandement. Je couche et dîne à Ingelheim dans un très joli château. Il neige et fait un froid de canard.

Mercredi 2 avril 1919

Rassemblement à la gare à huit heures quarante-cinq avec Mélantois et Massuet. Départ pour Douai. Arrivée à dix heures et demie.

Nous gagnons le quartier du 15^e, quartier Corbineau, où l'on nous démobilise. Après-midi, visite chez le Trésorier pour règlement des comptes. Retour par le train de dix-sept heures vingt-cinq à Lille. Séparation. Je rejoins la maison : je ne suis plus soldat.

Lundi 7 avril 1919

Je rentre à l'usine à six heures et demie et reprends mon ancien service. La guerre est terminée. Cela fait quatre ans et huit mois que je suis parti. Je termine ici mon journal de route. À l'usine, certaines parties remarquent ; il y a beaucoup de travail, il ne faut pas en promettre, mais en mettre.